

1 «Vue de la ville de Baden, en Argeu, prise sur le chemin des bains», dessin de Le Barbier, gravé par Dequevauviller, Laborde et Zurlauben,

Tableaux ... de la Suisse, Paris 1780–1788, t. 1 des estampes, hors texte N° 58. On imagine Jean-Jacques Rousseau semblable au jeune homme assis sur le parapet. Il fait halte, il a posé son balluchon et son bâton de marche, il cause avec un compagnon de rencontre. Il regarde la petite ville, mais aussi les carrosses qui passent sur la grand-route et conduisent les gens aux bains de Baden, alors célèbres dans toute l'Europe.

A l'origine de la littérature du chemin: Rousseau

Claude Reichler

Il existe une histoire culturelle de la marche et des chemins, dont les éléments sont dispersés:¹ on les trouve dans les études sur le voyage, en particulier les voyages en montagne, dans la recherche sur les pratiques de loisir (en histoire sociale), et aussi dans les recherches littéraires à propos du romantisme et des romantiques.² Le romantisme constitue en effet un temps fort de cette histoire, dont je voudrais rappeler brièvement quelques aspects.

Dans l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle, les randonnées des poètes (Wordsworth, Shelley, Coleridge), notamment dans le Lake District dont Wordsworth découvrit la beauté, mirent à la mode les chemins de campagne, la vue sur les lacs et les forêts, et donnèrent naissance à un premier tourisme pédestre. Pour ces écrivains, la marche est

au fondement d'un lien vital, d'ordre poétique, avec la nature. En Allemagne, depuis «Les souffrances du jeune Werther» (1774) et les voyages de Goethe, puis chez la plupart des écrivains romantiques, la marche et les chemins constituent un thème essentiel, qui donne lieu à la figure du *Wanderer*. Celle-ci est présente en musique aussi, où le *Lied* chante souvent la beauté des chemins (ou leur tristesse), à partir des innombrables poèmes écrits sur ce thème, de Goethe à Heine. Les romantiques français furent eux aussi grands voyageurs et grands marcheurs – Custine, George Sand, Gautier, Nerval. Le XIX^e siècle français jusqu'à Rimbaud – «l'homme aux semelles de vent» – célèbre le charme des chemins et le hasard des rencontres. En outre, la mode des Alpes suisses, devenue un phénomène européen dès le dernier quart du XVIII^e siècle, a provoqué un véritable engouement pour la marche et les récits de randonnée sur les chemins de montagne.³

Un jeune homme sur le grand chemin

Tous les écrivains que j'ai mentionnés furent des lecteurs souvent enthousiastes de Jean-Jacques Rousseau. L'histoire littéraire des chemins commence avec lui, car il sut décrire les routes et les sentiers avec un bonheur et un talent rares. Ses textes ont eu une influence immense sur le rapport à l'espace et au paysage dans les sociétés européennes. C'est lui qui, le premier dans la modernité, mit en évidence la relation étroite entre la marche et la conscience du moi, entre le cheminement et le sentiment de l'existence. Je voudrais commenter deux passages où il raconte les bonheurs du chemin, dans deux configurations géographiques différentes.

Le premier se trouve dans les «Confessions», le grand livre autobiographique de Rousseau, qui parut pour la première fois après sa mort, en 1780. Les pages où Rousseau célèbre le plaisir des voyages à pied, l'intensité des sensations, la rêverie indolente, l'immersion dans la nature libérée des contraintes sociales, sont restées d'une fraîcheur admirable à nos yeux: «Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans [les voyages] que j'ai faits seul et à pied. [...] Je dispose en maître de la nature entière; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux.»⁴ Suivons Jean-Jacques sur les grands chemins, alors que, âgé de 18 ans, il fait route à pied de Lyon à Chambéry. «Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fut, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur.»

Il raconte de manière très détaillée un moment de ce voyage, qui eut lieu en 1730: «Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas de l'échelle, au dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles.»⁵

Le lieu que désigne Rousseau est le «Passage des échelles», nommé ainsi en souvenir du fait qu'autrefois le chemin traversait des gorges étroites et profondes (une «montagne coupée» dit le texte) par des degrés taillés dans le roc. Situé sur le tracé de l'ancienne voie romaine entre Lyon et Milan, ce passage très fréquenté marquait la frontière entre le Dauphiné et la Savoie. Jusqu'au dernier

tiers du XVII^e siècle, les charrois devaient être déchargés et les marchandises transportées à dos d'homme, le long de la rive du Guiers Vif, que franchissait un pont à une arche appelé «pont romain». A la fin des années 1660, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, fit transformer ce passage en un grand chemin, qu'il rendit carrossable grâce à l'élargissement de la voie et à la création de rampes. Rousseau utilise donc cette expression dans son sens technique. Depuis le rattachement de la Savoie à la France, en 1860, on appelle ce chemin «la voie sarde».

Le grand chemin, qui passe aujourd'hui par un géosite bien connu sur le parcours du GR 9, présente des vues élevées sur les gorges de l'Échailon («Chailles» dans le texte de Rousseau). Plusieurs sites internet décrivent pour les excursionnistes les promenades qu'on peut y faire, ainsi que les caractéristiques géologiques et géomorphologiques de ce territoire préalpin.

Le jeune Jean-Jacques s'attarde sur les places en encorbellement au-dessus des gorges et se livre à ce jeu enfantin qui consiste à faire provision de cailloux et à les jeter dans la pente pour les voir rouler, rebondir et se briser avant d'atteindre le fond: «Dans les endroits où la pente était assez unie & la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allais chercher au loin d'aussi gros que je les pouvais porter, je les rassemblais sur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectais à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats ...»

On comprend qu'il y a une relation symbolique entre le moi et les objets transitionnels que sont les cailloux roulant dans la pente: grâce aux cailloux, le moi s'expose imaginativement au danger et en même se préserve. Mais l'expérience de l'espace est plus complexe que le seul jeu symbolique. La verticalité brute est donnée comme l'occasion et l'objet d'une jouissance. Les premiers lecteurs des «Confessions» ont vu dans ce jeune promeneur un précurseur de la découverte des Alpes et des plaisirs éprouvés dans les chemins de montagne. On sait que l'expérience spatiale est toujours géographique, c'est-à-dire construite par une échelle des distances que l'œil établit instantanément, par une mise en relation des objets entre eux, et des objets avec le corps du sujet regardant. Rousseau mentionne en effet des oiseaux qui volent dans le défilé, des arbres et des broussailles, des rochers dans la pente: tous ces objets sont autant de «degrés» qui jalonnent l'espace. La notion de mesure

est si bien présente que le narrateur va jusqu'à parler de «cent toises au dessous de moi» (environ 200 m), qui constituent la profondeur maximale des gorges. Les rapports spatiaux vécus sur ce chemin sont donc très denses et admirablement restitués, plus de 30 ans après le voyage, par l'écrivain âgé qu'est devenu Rousseau.

Ajoutons encore que le site est extrêmement intéressant du point de vue géologique, car il présente des plissements remarquables des couches sédimentaires aux alentours de la faille du Mont-Beauvoir (où passe la rivière du Guiers). En écrivant ces pages, Rousseau fait apparaître une corrélation entre l'échelle spatiale (la profondeur de la gorge), qui est à la fois objective et subjective, et l'échelle temporelle de la durée géologique. Il fait clairement allusion à la très longue durée de la formation de ce canyon lorsqu'il mentionne «une petite rivière *qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles*». Il avait lu à ce moment la «Théorie de la Terre» de Buffon, qui introduisit dans les sciences naturelles et dans la conscience humaine un recul temporel de millions d'années, alors qu'on estimait jusque là que le déluge, qu'on croyait à l'origine de la formation des montagnes, avait eu lieu aux environs de 5000 ans avant Jésus-Christ ... On voit que le Passage des échelles provoque non seulement des vertiges de hauteur, mais aussi des vertiges de temporalité. Il est de ces lieux où se recourent l'histoire individuelle (la mémoire d'un homme), l'histoire des sociétés (l'organisation des routes et des déplacements) et l'histoire de la Terre.

La route et la liberté du marcheur

Ouvrons une autre page, qu'on trouve dans l'«Émile», le grand traité pédagogique de Rousseau. Au Livre Cinquième, le narrateur, qui est le précepteur du jeune Émile, parle des voyages et critique les voyageurs qui ne pensent qu'à arriver le plus vite possible. La chaise de poste ni la diligence ne lui conviennent: «Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. [...] Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée.»⁶

A cette critique des modes et des techniques de la mobilité, Rousseau ajoute des considérations sur les nouvelles voies de communication, «les chemins tout faits» et «les routes commodes», auxquels il déclare renoncer. Car sur les chemins anciens, marcher offre à tout moment des occasions

pour observer les sites, s'arrêter aux points de vue, s'intéresser aux hommes et aux choses qu'on rencontre, bref pour donner consistance à l'espace et au temps qui s'écoulent entre le départ et l'arrivée, à ce qu'il appelle l'intervalle: «Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare.»

Comme le jeune homme des «Confessions», le narrateur de l'«Émile» fait l'éloge de la liberté des chemins et choisit la fantaisie et la curiosité: «On observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche, on examine tout ce qui nous flatte, on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière? je la côtoie; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais.» Ce ne sont pas ici les rudes composants du paysage des montagnes, mais les vallonnements d'un pays doux, le paysage typique des campagnes françaises. Le texte dessine des reliefs ondulés, des bosquets, de lentes rivières. Il donne à imaginer le loisir estival, la fraîcheur des bois, la blondeur du blé et l'ombre d'une voûte rocheuse, les couleurs tendres des calcaires ou des grès. Mais pourquoi Rousseau mentionne-t-il des grottes, des carrières, des minéraux? Dans les années où il écrit son livre, il est bien informé sur la minéralogie naissante, objet de recherches savantes, mais aussi de discussions techniques s'agissant de l'exploitation des mines. Il sait que les minéraux ont été formés dans des roches très anciennes soumises à des températures extrêmes. Il sait aussi qu'on a découvert dans des grottes les squelettes d'animaux disparus, et que certaines carrières ont livré des fossiles marins. Pour le narrateur de l'«Émile», qui veut mettre le savoir dans la vie et construire une science voyageuse, tout est occasion d'apprendre. Plus importante que la connaissance puisée dans les livres, l'expérience géographique vécue dans le voyage offre à l'homme une entrée dans le temps long, dans les milliers de siècles que le chemin des gorges de l'Échaillon évoquait.

Les bonheurs des chemins anciens sont aussi, pour Rousseau, d'ordre anthropologique. Le texte de l'«Émile» parle du temps, de l'absence de contraintes, de l'attention au détail, de la richesse des perceptions. Le monde semble à disposition du *je* qui marche, auquel rien n'est obstacle. La liberté qu'on goûte dans ce genre de voyage ressemble aux déplacements du bon sauvage, adonné toujours et seulement au présent, plutôt qu'à ceux



d'un homme vivant dans l'Europe du milieu du XVIII^e siècle. Ou encore, autre comparaison, elle évoque les promenades des hommes de l'Antiquité, dont le texte cite la mémoire: «Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore.» La référence aux philosophes grecs (et pas à n'importe lesquels, puisque sont nommés le philosophe de l'élémentaire, celui de l'être et celui de la science) souligne le poids que Rousseau attache à la marche, au contact avec le sol, à la contemplation des choses et des travaux des hommes.

Les propriétés du chemin

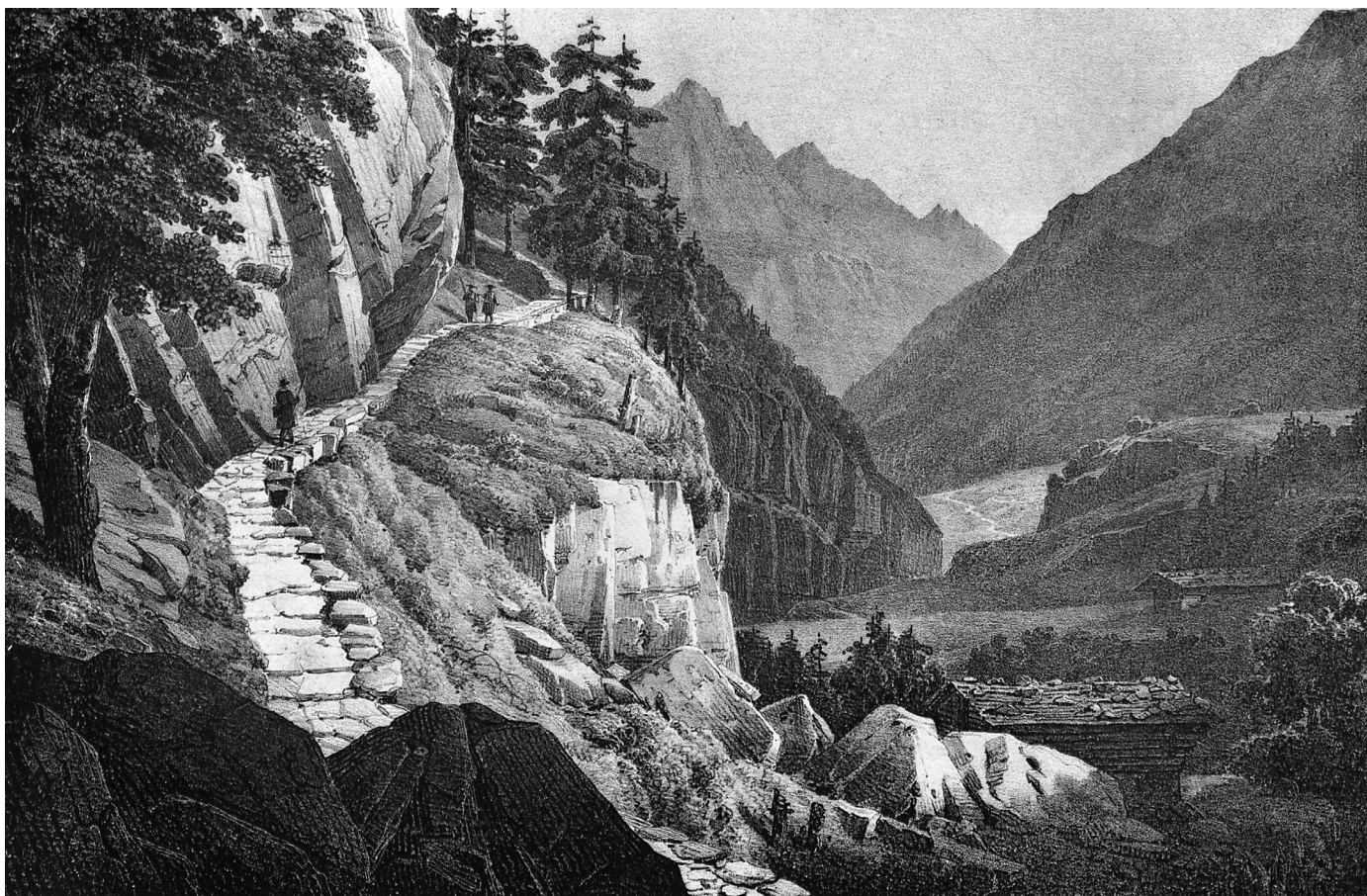
Dans ce texte aussi, l'objectif et le subjectif se mêlent. Rousseau en effet attribue à la liberté du *je* qui marche, des traits qui constituent les caractéristiques géographiques des chemins dans la France d'avant les développements de l'industrialisation et du commerce. L'irrégularité, la soumission aux accidents du terrain, la traversée des rivières à gué, l'emprunt des dessertes villageoises et rurales ... tout cela faisait du chemin un tracé qui adhérait au territoire traversé. Accompagnant et épousant le territoire, les chemins anciens fai-

saient don au voyageur, avec la lenteur, d'une concrétude inépuisable et heureuse – au moins dans la perception que communique Rousseau. La qualité de présence des chemins anciens lui apparaît très supérieure à la maîtrise du monde qu'apportent la vitesse et la mobilité moderne.

La mention critique des nouvelles infrastructures viaires (les «chemins tout faits», les «routes commodes») est aussi porteuse de significations sociales et historiques. C'est en effet à partir du milieu du XVIII^e siècle que la France développe son réseau routier pour le transport des voyageurs et des marchandises. Les techniques nouvelles mises en œuvre par l'administration royale des Ponts et Chaussées permettent de rectifier les tracés et d'élargir les chaussées, de les rendre stables, sèches, et donc plus rapides, de les entretenir plus facilement. Peu à peu, en France et partout en Europe se développe un réseau de grandes routes qui viennent remplacer les grands chemins d'autrefois et dévalorisent le statut des chemins anciens, devenus locaux, vicinaux, limités.

Sur ces questions comme sur tant d'autres, l'œuvre de Rousseau marque un moment clé dans l'his-

2 «Avenue de Roche», dessin de Peter Birmann, gravé par Franz Hegi, in «Voyage pittoresque de Basle à Bienne par les vallons de Mottiers-Grandval», Bâle 1802, hors texte, chap. 20, N° 19. Belle image au lavis de bistre du grand chemin qui traversait les gorges de la Birse entre Delémont et Moutier. Les dessins de Birmann sont accompagnés de textes dus à l'écrivain Philippe-Sirice Bridel. On peut penser que le chemin était dans le même état lorsque Goethe passa par les gorges, en 1779, lors de son deuxième voyage en Suisse. Il en donne une superbe description dans ses «Briefe aus der Schweiz» publiées en 1796.



3 «Vue du Chemin sur le Zuben Vallée d'Oberhasli» dessin de Villeneuve, lithographie d'Engelmann, in H. Sazerac et G. Engelmann, *Lettres sur la Suisse*, Paris 1823–1832, hors texte, vol. 1, p. 74. Cette vue montre le chemin muletier du col du Grimsel dans la région de Guttannen, au début du XIX^e siècle. La précision topographique importe moins que la tonalité mélancolique et sauvage typique de la vision romantique des Alpes. Le chemin apparaît comme un élément essentiel du décor: à l'image de la vie errante du poète, on ne sait d'où il vient ni où il va ...

toire de la modernité.⁷ Dans l'augmentation de la mobilité et le développement des voies de communication, Rousseau voit le paradoxe typique de la modernité: loin d'offrir aux hommes une liberté supplémentaire, la vitesse et le confort les asservissent.

Il nous permet aussi de dégager ce que j'appellerai les propriétés du chemin. Celles-ci sont à la fois naturelles et anthropiques, car il n'y a pas de chemin sans terrain ni sans hommes. A partir des passages analysés, on peut distinguer quatre propriétés:

- la direction: un chemin va quelque part (même si l'on peut ne pas s'en soucier)
- le déroulement: un chemin est parcouru d'une certaine façon, associant le temps à l'espace
- la topologie: un chemin a des rapports spécifiques avec les reliefs et les territoires qu'il traverse, en quoi il offre un accès au paysage
- la construction: un chemin est fait d'une certaine façon, il relève de techniques simples ou complexes, il est inscrit dans des pratiques sociales.

Décrire ces propriétés, analyser leurs variations historiques et géographiques, les relier à d'autres paramètres, par exemple poétiques ou anthropologiques, constituerait un très beau programme de recherche – et mêmes plusieurs programmes.⁸

Zusammenfassung

Am Ursprung der Literatur über den Weg: Rousseau

Jean-Jacques Rousseau steht am Ursprung der europäischen Literatur über die Wege und das Wandern. Der Artikel kommentiert zwei Texte des Schriftstellers, beim ersten handelt es sich um eine Passage aus «Les Confessions», die Überquerung eines voralpinen Weges, und beim anderen um eine Passage aus «Emile», einen Ausflug auf Wegen der französischen Landschaft. Beide erzählen eine Reise zu Fuss, der erste über die Entdeckung der Steilheit und der Härte der Wege im Gebirge, der andere über das Vergnügen an den lieblichen Landschaften, den trägen Flüssen, den bewirtschafteten Feldern. Die Aufmerksamkeit von Rousseau für die Wege hat eine subjektive, ganz persönliche

Dimension. Sie umfasst auch das zeitgenössische Wissen über die Geografie und Geologie sowie Überlegungen zur Entwicklung des Strassennetzes in Frankreich seit der Mitte des 18. Jahrhunderts. Die Zeitskala antwortet auch auf die Skala des Raumes: In der Erfahrung der Wege überlagert sich die Geologie mit der Geschichte der menschlichen Gesellschaft ebenso wie mit den individuellen Rahmenbedingungen der Reise.

Riassunto

Rousseau all'origine della letteratura sui sentieri

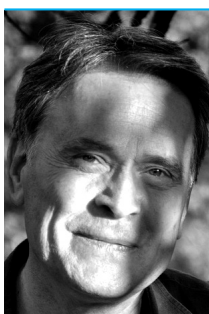
Jean-Jacques Rousseau è all'origine della letteratura europea riguardante i sentieri e le passeggiate. L'articolo commenta due testi di questo scrittore: l'uno, tratto dalle «Confessioni», descrive la traversata di un itinerario prealpino, mentre l'altro, contenuto nell'«Emilio», descrive un'escursione sui sentieri della campagna francese. Ambedue i testi raccontano un viaggio a piedi con, nel primo, la scoperta della verticalità e dell'asprezza dei sentieri di montagna e, nel secondo, il piacere offerto dai rilievi collinari, i fiumi pigri, i campi coltivati. L'attenzione di Rousseau per i sentieri presenta una dimensione soggettiva e corporea; include anche le conoscenze contemporanee in geografia e in geologia, come pure riflessioni sullo sviluppo della rete viaria in Francia dopo la metà del XVIII secolo. La scala del tempo risponde a quella dello spazio: nell'esperienza dei sentieri, la durata geologica si sovrappone alla storia della società umana, come pure alle circostanze individuali del viaggio.

Notes

- 1 Une version développée de cet article est parue sous le titre «Le pas de l'échelle», in «Les échelles du texte», Revue «Etudes de Lettres», sous la direction de Vincent Verselle et Joël Zufferey, 2015/1–2, 256–268. On peut accéder à la vidéo «Jamais pays de plaine», qui accompagne l'article à l'adresse www.youtube.com/watch?v=rzDISt-bFlo.
- 2 Pour le romantisme, voir C. W. Thompson: *Walking and the French Romantics. Rousseau to Sand and Hugo* (French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries, vol. 13), Oxford 2003.
- 3 Voir *Le voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, éd. établie et présentée par Claude Reichler et Roland Ruffieux, Paris: Laffont, 1998, Deuxième partie, chap. 4 et 5.
- 4 *Les Confessions, Livre Deuxième*. Il existe de nombreuses éditions facilement accessibles de ce texte. Dans toutes les citations de Rousseau, j'ai modernisé l'orthographe.
- 5 *Les Confessions, fin du Livre Quatrième*. Je souligne.
- 6 *Émile ou de l'éducation (1762), Livre Cinquième*. Les citations qui suivent proviennent du même passage.
- 7 Voir notamment Daniel Roche: *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris: Fayard, 2003, chap. XI: «Voltaire et Rousseau voyageurs».
- 8 Certaines études existent déjà, et ont inspiré mon propos: voir, en français, *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*, sous la direction de B. Lévy et A. Gillet, Genève: Métropolis, 2007; Jean-Marc Besse: *Le goût du monde. Exercices de paysage*, Arles: Actes Sud, 2009. C'est aussi le programme même de la revue «Les chemins e l'histoire».

Référence des images

1. Viatimage, Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne (p. 2).
2. Viatimage, Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne (p. 5).
3. Viatimage, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (p. 6).



Claude Reichler ist Honorarprofessor an der Universität Lausanne. Er hat mehrere Bücher und Artikel über Reiseliteratur und Reisebilder in der Schweiz publiziert.

Claude Reichler hat das Forschungsprojekt *Viatialpes* geleitet, welches das Webportal *Viatimages* und die Anwendung *Wonderalp* realisiert hat.
www.unil.ch/viatimages
www.unil.ch/wonderalp

